

POUR CHANGER LA LANGUE , CHANGER LE CERVEAU

« Vous voulez, mon cher Montigny, changer mon langage? Commencez donc par me changer le cerveau! » Ça commence raide.

Qui donc proposait cette intervention chirurgicale dramatique et scandaleuse sur les cerveaux québécois? Jules Fournier, en 1917. Jules Fournier est pourtant l'un des Québécois parmi les plus humains, lucides, équilibrés et savoureux, de la race enracinée des Gaston Miron, Pauline Julien, Gilles Vigneault et Pierre Perrault. Pour Fournier, une langue malade est le fruit d'un cerveau malade. Telle langue, telle pensée. Et vice versa. Ce n'est pas à prendre ou à laisser: c'est à prendre, à ruminer et à pratiquer.

Mais tous les paresseux et les charlatans disent le contraire. Ajoutez à ces deux catégories celle des inconscients, et vous obtenez, dans un premier temps, 60% des cerveaux québécois qui disent NON quand on leur demande si, oui ou non, ils existent. Dans un deuxième temps, vous obtenez 50% + 1 de NOUI en forme de NOUI-Illes molles.

Ce n'est pourtant pas difficile à comprendre: l'homme parle avec sa langue. La source du langage, c'est l'intelligence. Telle source, telle eau.

Sait-on bien que la langue est la plus merveilleuse de toutes les merveilles inventées par l'homme? Infiniment plus géniale que l'invention de la roue, des navettes spatiales, et que les prodigieuses inventions de la musique ou des mains.

Et pourquoi l'homme a-t-il inventé le langage? Pour faire comprendre à l'humain d'en face tout ce qu'il avait à lui dire, de façon plus précise qu'avec un clin d'oeil ou le sémaphore des sourds-muets, et de façon plus civilisée qu'avec les borborygmes, les grognements et les coups de pieds. Et aussi pour pouvoir capter sans équivoque tous les messages que l'autre humain lucide voudrait bien lui envoyer.

Et qu'est-ce que l'humain veut exprimer par le langage? Rien de moins que toutes ses pensées, toutes ses émotions, tout son être. Tantôt l'humain d'en face demande quelle heure il est, combien ça coûte la gomme vendue « avec les dentifrices », ou quelle crème solaire il devrait acheter pour « faire vivre des expériences nouvelles à sa peau. » Pour ces opérations de communication primaire, une langue et un cerveau cotés à 15% peuvent suffire.

Mais si « c'est à ton tour de parler d'amour ou de te laisser parler d'amour », alors, normalement, tu souhaites que le cerveau, la langue et le coeur, les tiens et ceux

de la personne concernée, puissent s'élever à un autre niveau que celui suffisant pour obtenir un diplôme en joual universitaire.

Et si l'homme a inventé la langue pour communiquer à tous les niveaux de la condition humaine, on comprend assez vite que tous les niveaux de langue sont permis.

Un homme quelque peu maître de soi utilise les niveaux de langue appropriés à la communication en cours et aux personnes avec qui il veut communiquer. Il adapte son niveau de langue aux circonstances et aux personnes. Il se comporte comme le civilisé qui, après avoir brassé avec allégresse son compost au meilleur de sa fermentation, sent le besoin de changer d'habit pour aller parler d'amour à sa blonde endimanchée ou pour aller dire à l'ONU que le Québec est enfin libre.

Un gars normal sait que, pour discuter de philosophie, pour écrire J'ai pour toi un lac, ou pour tenir son rang à l'ONU, il doit parler à un autre niveau que celui de Jean Chrétien disant: « Prenez-moé comme chus. Chus un p'tit gars de Shawinigan, simple, direct, spontané avec le fly sur le hood. Et croyez-moi bin: Le Canada va rester ensemble. »

En bref, un cerveau humain utilise les niveaux de langue comme un sculpteur utilise ses matériaux. S'il est un créateur vivant, entre ses mains le plus humble des matériaux deviendra merveille. Mais s'il est un créateur tiède, flasque, NON-identifié, l'or le plus brillant et le granit le plus ferme, il les transformera à son image et ressemblance, c'est-à-dire en sculptures ternes, gélatineuses et informes.

De même, si le cerveau est en compost, il sculptera spontanément, infailliblement, un langage composté. Un bûcheron à l'esprit bien ramonné et oxygéné produira un langage simple, mais sensé et peut-être même très savoureux. Un universitaire qui a des fuites du cerveau, produira, en langage plus relevé, des idées pâlottes, aseptisées, exsangues, asthmatiques, qui s'envolent en élégantes volutes de fumée linguistique.

Et si l'arbre mental et linguistique est cancéreux, inutile de vouloir guérir ses feuilles en les aspergeant d'une solution miraculeuse faite de Corrigeons-nous, de Flex-O-Flex, de Viagra et de Viagra.

Vous me direz sans doute: « Mais, c'est toute une entreprise de changer un cerveau pour qu'il arrive à penser et à parler comme du monde! » Et je vous redis la même chose. Parmi les entreprises épiques, celle-là occupe le haut du palmarès.

Au début du XX^e siècle, on parlait avec fierté dans les congrès de « la survivance de la langue française en Amérique du nord ». Sans se rendre compte que survivre, c'est bien différent de vivre, ou du moins c'est une bien p'tite vie.

Aujourd'hui, tout comme au temps de Fournier, il s'agit donc, mesdames et messieurs, de changer notre cerveau. Ce n'est pas l'objectif explicite qu'on a fixé à cette commission sur la langue, mais si on n'a pas en tête cet objectif premier et ultime, toutes les solutions et remèdes équivaldront à changer la chemise ou le dentier du patient, en espérant par là guérir sa tumeur maligne au cerveau et sa langue gangrenée par le scorbut linguistique.

Mais qui donc a le pouvoir et l'autorisation d'intervenir au niveau du cerveau? Tout individu conscient, et toute société qui veut vivre, au lieu de survivre. Voyons cela rapidement, mais avec des cerveaux en alerte.

Chaque citoyen québécois est responsable de la langue des Québécois. S'il se contente « d'être bien dans sa peau », expression vulgaire s'il en est, et de parler « au niveau de ses tripes » molles, il contribue puissamment à la décomposition mentale de ses chers concitoyens. Il fait son possible pour que, grâce à lui, les médiocrités mentale et linguistique s'installent et s'épanouissent avec la fécondité insolente du cancer, du sida et de la paresse.

En voici quelques exemples.

Un petit Québécois qui se rend à l'école me voit bêcher mon terrain. Il s'arrête et me demande gentiment: « Vous faites-tu un jardin? » Il veut apprendre, ce p'tit gars gentil comme tout. Et c'est très bien. Mais du coup, il m'apprend quelle langue parlent ses parents quand ils surveillent leur langage.

J'apprends aussi de quelle qualité sont les cerveaux qui offrent leurs services aux consommateurs avertis par des annonces publicitaires comme Côte-Nord Sanitation et Lévesque Break and Clutch.

Dois-je me contenter de louer sa piété, si ce curé, aussi franc, simple et direct que Jean Chrétien, proclame l'Évangile en ces termes: « Peu de temps après la résurrection, Jésus s'est ramassé en Palestine avec ses apôtres »? Dois-je me ramasser là, moi itou, sans au préalable avoir pris soin de ramasser mon cerveau?

Et dois-je me garder le sang froid, quand le porte-parole des policiers de Sept-Îles m'annonce: « C'est une année que, définitivement, les accidents de la route auraient pu être moins »?

Et dis-moi si tu peux partager sans réserve la fierté de ces deux Québécois dont le premier te dit: « J'ai été le premier Canadien-français à voler un avion de Halifax à

Chicoutimi », alors que le deuxième t'annonce, tout de suite après, qu'il est « fier de travailler à l'érection du fédéralisme »? Feu le député Galienne, lui, en de telles circonstances, était bien fier. Il disait donc: « M. Bourassa est un homme avec lequel je serai toujours fier de travailler pour. »

J'arrête là. J'en ai assez entendu! Et, je l'espère bien, vous en avez assez entendu pour comprendre que tout citoyen conscient et responsable ne doit pas penser et parler comme ça. S'il le fait, il est coupable tout à la fois de suicide et de génocide.

Un jour, de jeunes étudiants enthousiastes et généreux décident d'aller consulter Bourassa - le grand, pas le petit. Ils voulaient savoir comment se préparer le mieux possible pour bien servir leurs chers concitoyens. Henri Bourassa ne pensait pas comme Jean Chrétien et l'aviateur volant son avion. Que dit-il à ces futurs chefs de file? « Mes jeunes amis, apprenez la grammaire! » Conseil admirable en 1910. Et non moins admirable après le bogue de l'an 2000 et la promulgation solennelle du bogue C-20 de Stéphane Dion.

Changer les cerveaux pour changer la qualité de la langue et de la pensée, est-ce aussi la première tâche de l'école, des journalistes, de la télévision, des syndicats, du conseil du patronat et du gouvernement? Oui, pour peu qu'on s'avise de voir que la qualité de la langue, donc de la pensée, conditionne tout le reste. Si un humain baragouine en pensée, s'il parle et écrit en baragouin, il baragouinera son travail, n'importe lequel.

L'école qui ne donne pas une nette priorité à la formation de la pensée et à la maîtrise de la langue, outil privilégié de cette pensée, prépare donc efficacement ses victimes à bousiller toutes les autres disciplines. Pour éveiller, assouplir et fortifier l'esprit, rien de plus efficace que l'étude et la pratique de ce que l'homme a inventé de plus prodigieux, le langage.

« La langue, dit Vigneault, c'est l'A.D.N. de la culture. »

Nos écoles ont-elles mis l'accent sur la culture de cet A.D.N., ou sur la commercialisation d'analphabètes diplômés? Si le jeune Québécois pouvait, comme ON dit, « passer à travers son secondaire » sans avoir la pénible obligation de lire un seul livre ou de répondre par autre chose qu'un chiffre, un vrai ou un faux exclamatifs, à des examens supposément objectifs, on est en droit de se demander si, avec un tel objectif du minimum, on préparait une race forte.

Pendant toute ma sainte vie, je me suis épuisé à combattre farouchement cet objectif du minimum, surtout dans le domaine de la langue. Avec l'impression de vouloir

déplacer avec un cure-dent cette monstrueuse et arrogante montagne de margarine fondue qui a pour nom publicitaire ignorance militante. Mais, « Non, rien de rien, non, je ne regrette rien. » Car il fallait le faire. Pour ne pas le faire, il m'aurait fallu, comme disait saint Irénée de Lyon, « cracher mon cerveau ».

Montons d'un cran. Le cerveau individuel existe. Mais il existe aussi ce qu'on pourrait appeler un cerveau collectif.

Ce cerveau collectif est fait, bien évidemment, de cerveaux individuels, mais aussi d'un fluide mystérieux qui unit ces cerveaux pour leur donner une cohésion, une pensée commune. Le JE existe, le NOUS aussi.

Et le cerveau JE et le cerveau NOUS peuvent être malades ou en santé. Une langue collective malade est le signe évident d'un cerveau collectif malade. Pour le dire autrement: si notre langue collective est infirme et informe, c'est parce que notre être collectif, notre cerveau collectif, est infirme et informe. Il a encore une forme NON-identifiée.

Miron disait: « ... La confusion (est) une brunante dans nos profondeurs et nos surfaces / nos consciences sont éparpillées dans les débris / de nos miroirs, nos gestes (sont) des simulacres de libertés... »

Autrement dit, le Québécois se regarde dans le St-Laurent, et il n'arrive pas à voir, ni dans les profondeurs ni à la surface, si ce qu'il voit là, c'est bien lui, ou une baleine. Il se regarde dans son miroir, et il se demande si, OUI ou NON, c'est bien lui qu'il voit. S'il connaissait mieux Rimbaud, il dirait: « Je est un autre. »

Ses eaux sont troubles, en profondeur et en surface, parce que, pendant deux siècles et demi, d'autres ont barboté avec leurs grosses bottes dans les eaux d'à la claire fontaine. On a cassé son miroir, et dans les débris jonchant le sol, le Québécois voit son image disloquée, confondue avec celle d'un Clyde Wells, d'un Tamoul de Toronto, d'un Chinois de Vancouver, d'un Elliott-Dion, ou d'un Galganov de Westmount.

Il en conclut donc qu'il est un multiculturel, qu'il est n'importe qui, et que son pays est n'importe quoi. Il arbore fièrement deux drapeaux et deux têtes, sa Canadian tête postiche et sa tête québécoise. En conséquence, les cerveaux multiculturels à l'intérieur de ses deux têtes pensent et parlent sur des fréquences différentes.

Ce qui explique bien ceci: les messages confus enregistrés par les sondages d'opinion sur l'identité des Québécois ont de quoi déboussoler tous les spécialistes des cerveaux. Car ces messages, selon l'humeur des vents sarouet ou nordet, varient de l'infrarouge à l'ultraviolet. Chose certaine, en deux circonstances solennelles, ces

messages ont dit, à voix haute ou à voix basse, que, pour le moment, les cerveaux québécois sont encore NON-identifiés.

C'est pourquoi il faut encore reprendre, en la précisant davantage, la formule retentissante du grand général: « Vive le Québec! Vive le Québec... libre, tabarnak! »

Le Québec deviendra libre, souverain, quand le cerveau québécois sera devenu libre, souverain. Il s'agit bien d'un changement radical du cerveau, un passage de la dépendance du cerveau à l'indépendance du cerveau, un passage de la glace à l'eau courante. Décongelé, notre cerveau collectif aurait plus de chance de penser de façon autonome et, en conséquence, de parler de façon plus claire, plus signifiante, plus fluide et harmonieuse.

Pour le moment, le NOUS québécois loge dans le pays des autres. Et ce pays a un cerveau anglais qui pense White et qui parle White. Le cerveau White a pris tous les moyens pour que ce pays soit White et reste White. J'en donne deux exemples tirés de « ton histoire est une épopée » de survivants.

Le premier est de Jules Fournier qui écrivait en 1911:

On sait que sur deux millions d'immigrants attirés au pays depuis dix ans, c'est à peine si l'on en peut compter 20,000 de langue française, c'est-à-dire environ 1 pour cent.

Cela se passait sous le règne glorieux de Sir Wilfrid Laurier, l'un des « nôtres », un Canadian-français élu par les Québécois du temps, pour « défendre les intérêts des Canadiens français ».

À cette époque glorieuse de ton épopée, le Québec formait 35% de la population canadienne. Il payait donc 35% de ce que coûtaient l'importation et l'implantation de deux millions d'immigrants, mais il ne recevait que 1% d'immigrants francophones. Cherchez l'erreur!

L'erreur est à chercher dans mon deuxième exemple, celui de la nature de la Canadian Confederation. Cette Confederation à l'anglaise fut engendrée par les 33 barbus appelés « pères de la confédération ». Combien de Québécois parmi ces géniteurs barbus? Quatre, dont deux Anglais pure laine: Thomas D'Arcy McGee et Alexander Tilloch Galt. Là, tu parles! Mais quelle langue?

Et quelle langue parlera la confédération engendrée par ces cerveaux barbus? Dans ce contexte du 33, tu auras 2 mots à dire. Crois-tu que ce sera deux mots français, par exemple, les deux mots souverain et libre?

Lucien Bouchard, pour qualifier le peuple québécois, a dit que nous avons le sens de la solidarité, que nous accordons un rôle plus grand à l'État, et que nos syndicats s'impliquent davantage dans la réforme de toute la vie sociale. Il ajoutait: « C'est le seul État francophone en Amérique. Et ça change tout. »

Il a mis cette caractéristique en fin de liste, mais je pense que, dans son cerveau, comme dans le mien, cette caractéristique vient en tête de liste, puisqu'il ajoutait: « Et ça change tout. »

En effet, la solidarité et d'autres caractéristiques de ce genre, nous les avons en commun avec beaucoup d'autres peuples. Mais là où nous sommes uniques, champions olympiques, incontournables, c'est le fait d'être le seul peuple francophone en Amérique.

Est-ce que ça change tout? Oui, mais à une condition. À « la condition gagnante » que les cerveaux québécois veuillent se donner un État, un pays, au lieu de rester une Province confusément distincte dans le pays des autres.

Et quels cerveaux québécois voudront que le Québec devienne souverain? La réponse est claire, très claire, même si presque tout le monde a une peur bleue de la murmurer.

Murmure-la, cette réponse, dis-la, cette vérité, et tu soulèveras, de Halifax à Vancouver, de Rouyn à Gaspé, une vague de fond d'hypocrisie, plus haute encore que celle soulevée par de Gaulle.

On t'accusera d'être raciste, méprisant, enfermé dans une mesquine vision ethnique. On dira que tu t'acharnes à diviser les familles même monoparentales, et à semer la pagaille dans les rangs des urgentologues, des vétérinaires, des psychiatres, des urologues, des Hell's Angels et des oto-rhino-laryngologistes.

Cette vérité honteuse, scandaleuse, et pourtant aussi évidente que le Saint-Laurent en face de Sept-Îles, la voici:

Le Québec deviendra un État francophone souverain quand les francophones du Québec le décideront.

Les anglophones et les « autresphones » s'y opposeront en block, pas québécois, mais Canadian. Dans quelle proportion? Disons à 95% + 3, environ. Ils nous l'ont dit très clairement hier, ils nous le disent non mais clairement aujourd'hui, et ils nous le diront aussi clairement demain. Ces cerveaux, ils ont voulu, veulent et voudront

que le Québec reste une Province plus ou moins francophone dans un pays distinctement anglophone.

Nous, dans le Québec souverain francophone que nous voulons, nous voulons qu'il y ait place pour tous les « autresphones » que tu voudras. Mais tous les instruments de ce nouvel orchestre francophonique joueront une symphonie, pas une cacophonie multiculturelle. Le thème musical sera donné en langue française, et les autres phonies l'enrichiront de leurs variations. Et au total, cette symphonie sera aussi nettement identifiable que celle de tous les peuples souverains.

Le Québec sera francophone; sinon, il sera louisianais, c'est-à-dire Canadian cajun. Il y a des choses difficiles à comprendre. Pas celle-là.

Je vous laisse, en faisant de nouveau résonner dans vos cerveaux le thème musical du grand général: « Vive le Québec... libre, tabarnak! »

Pour un cerveau québécois sorti du coma, c'est plus clair et exaltant que ce que nous promet le Canadian Bill C-20 de Stéphane-Elliott-Chrétien. Ce bill nous chante, aux accents constipés de la cornemuse écossaise et par la bouche des vingt et un coups de canons bilingues, les charmes de la Canadian Younité. Ce bill et cette Canadian Younité nous chantent clairement: « Ô Canada, terre de nos aïeux, Ô Canada, we stand on guard for thee, Alléluyes! »

.....
Viateur Beaupré
le 16 novembre 2000